

fait parti du dîner de crêpes qu'ils nous avaient préparé. Ce dîner se prit sur les sables mouvants de la grève, sur les graviers que l'on aurait dit pailletés d'argent. A peine avions-nous terminé notre repas que la marée commença à monter, comme furieuse de nous voir envahir son domaine. L'eau monta lentement ; elle effaça d'abord nos traces sur le sable, puis éteignit nos feux, et une heure après tout avait disparu. Jamais nous n'avions regardé avec plus d'admiration ce phénomène intéressant de la marée.

L'après-midi se passa dans une joie exhubérante. On se promena d'abord sur le Saguenay en chaloupe, puis, après avoir mis bas ceintures et capots d'écolier, nous nous livrâmes à des jeux de toutes sortes, souque à la corde, courses à trois jambes et à... deux jambes, sauts, etc. De temps en temps MM. les Physiciens venaient jeter un désordre indescriptible parmi les lutteurs, en lançant en l'air au milieu d'eux des oranges, des dattes, des bonbons etc. Il fallait voir la scène lorsque le délicieux projectile venait à tomber sur l'herbe.

Hélas ! à cinq heures nous vîmes arriver le coquet "Alcyon" qui venait nous arracher à nos jeux et à notre joie. Il fallait nous résigner à notre sort, les beaux jours sont toujours trop courts. Comme nous allions nous embarquer, une voix se fait entendre : Trois hourras pour M. l'abbé Degagné, directeur de la Sainte-Cécile ; une autre voix : Trois hourras pour M. l'abbé Bourget, accompagnateur de la Sainte Cécile ; une autre encore : Trois hourras pour M. M. Gravel, président. Et l'écho répétait tout cela ; c'était charmant.

Pendant le retour, debout sur l'arrière du bateau, nous chantâmes les morceaux en partie : *Marche des soldats*, *Chants canadiens*, d'Ernest Gagnon. *La vapeur*, d'Ambroise Thomas. A mesure que nous approchions de Chicoutimi, le soleil descendait lentement ; il dansait là bas, sur la crête des Laurentides, dont il poudrait d'or la luxuriante chevelure, et, à travers les arbres et les rameaux dont nous avions paré l'"Alcyon," nous apercevions, au couchant, de petits nuages épuisant toute la gamme des nuances et des formes les plus fantastiques. Une heure après, nous nous reposions au séminaire et il ne restait plus de tout cela "que la nuit."

Triste image de la gloire qui décline et s'effondre dans l'oubli !

DAMASE POTVIN.  
Elève de Philosophie jr.

## DEVOIR CLASSIQUE

*Boileau à un de ses amis qui le veut dissuader de faire des satires. 1666. Molière est présent.*

(Suite)

Ce sont là certes d'illustres exceptions, mais il les faut placer au degré de gloire qu'elles méritent : C'est le noble but que je poursuis dans mes satires. Mon cœur n'a aucune haine personnelle contre tel ou tel homme, mais il a un grand amour de la juste raison. Ce n'est point l'écrivain que je hais, c'est son œuvre. Je voudrais que notre siècle soit celui d'une noblesse et glorieuse littérature, fécond en génies, père de nombreux chefs-d'œuvre. Je suis assuré qu'il le deviendra.

La langue, comme la puissance française, s'étend à l'étranger.

En Angleterre, par exemple, l'on dédaigne l'auteur, qui, au lieu de citer quelque écrivain de la France, cite Horace et Virgile.

Ainsi en fut-il des langues grecque et latine à l'apogée de leur gloire. La puissance des armes, après de longues et triomphantes guerres, avait porté par tout l'univers la domination grecque et latine avant Périclès et Auguste, qui mirent une dernière main à un si grand œuvre. N'est-ce pas aussi ce qu'on a vu sous Louis XIII, sous Henri IV ? N'est-ce pas ce que l'on voit aujourd'hui sous le règne de Louis ?

Périclès et Auguste protégeaient, aimaient et honoraient les écrivains. Louis les honore, les aime et les protège. La justesse de son esprit sent que, plus encore que les triomphes de la guerre, la gloire d'une littérature supérieure et parfaite est un joyau précieux ajouté à une couronne. Aussi prodigue-t-il les pensions, favorise-t-il les sociétés littéraires et, en particulier, l'Académie, choisit-il les plus célèbres prédicateurs pour les carêmes et les avants de la cour.

Cet esprit si juste est aussi bien délicat, et distingue facilement entre le génie et la présomption, entre le médiocre et l'excellent, entre le vrai mérite et la gloire surfaite. Et son ambition bien permise demande un plus grand nombre de génies.

N'est-ce donc pas participer à l'œuvre d'un si grand prince et à la gloire de son siècle que de chercher à former des talents supérieurs, à faire briller ceux qui sont dans l'ombre, à abaisser ceux qu'une fausse renommée place au premier rang ?

Et par où, je vous le demande, Monsieur, par où pourrions-nous atteindre ce but mieux que par la satire ?

Nos lettres sont encore dans l'enfance, il les faut faire entrer dans une voie où elles pourront resplendir d'un éclat sans pareil.

Et pour donner à la raison une forme plus vive, plus piquante, la forme satirique, en un mot, nous serons traités d'insensés ! La raison ne doit pas toujours s'avancer revêtue des habits sans couleurs de la grave philosophie.

Elle peut avoir sa passion généreuse, s'é mouvoir, se passionner, entrer, par la force,

dans le cœur de ceux à qui elle s'adresse : elle peut, elle doit même parfois fouetter, cingler la face des sots, se rire, se moquer. Car

*La satire, en leçons, en nouveautés fertile,  
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile,  
Et d'un vers qu'elle épure, aux rayons du bon-  
sens,*

*Détromper les esprits des erreurs de leurs temps.*

La satire a aussi son courage. Sous sa forme irritante, il lui faut être sans crainte et impassible. Les auteurs la foulent aux pieds et se raidissent contre elle, les lecteurs lui résistent. Fièbre et courageuse, elle doit traiter leurs défauts sans pitié, et tel est le caractère de la mienne. Peu m'importe que je me fasse des ennemis, que je perde des protecteurs. Mon objet n'est point vil et bas, il ne traîne pas dans la fange. Suis-je digne de cette haute vocation ! je ne sais. Mais je sens qu'il y faut quelqu'un. Qu'un autre vienne avec de meilleurs principes que les miens, que ceux des anciens, et je lui céderai le pas.

En attendant, je cède au feu qui me dévore. Un fat, pour vingt sous, acquiert le droit de siffler, au théâtre, tous les auteurs. Et le lecteur ne se pourrait venger d'avoir lu un méchant livre ! ne pourrait crier : Cet ouvrage est détestable, cette langue n'est pas la langue française !

Mais c'est là un droit qu'à la librairie on achète avec un livre. Non, Monsieur, vous ne me dissuaderez pas de faire des satires. C'est un devoir pour moi et devant le devoir je n'ai jamais reculé.

Honte à vous, Cotin, Colletet, Pradon, Boursault et St-Amand ! Ce n'est point à vous qu'appartient la gloire et l'honneur de faire le siècle de Louis XIV. Élevez-vous, multipliez-vous, Bossuets, Racines, Corneilles et Molières, Pascals, Descartes et Malbranches ! Vous êtes dignes de Louis XIV.

MAURICE BEAULIEU,

élève de Rhétorique.

## CHRONIQUE ECOLIERE

Parmi les nombreux et distingués visiteurs que nous avons vus au séminaire cette semaine, il nous a été doux de revoir notre ancien Supérieur, M. l'abbé V.-A. Huard, maintenant de Québec. M. Huard a passé la semaine à Chicoutimi. Il est venu à la salle servir la main encore une fois à des élèves qui ont conservé de lui le souvenir le plus cher et le plus aimable.

Mardi, 10 juin, à l'occasion de la fête de M. l'abbé E. Bourget, professeur de piano au séminaire et organisateur à la cathédrale, il y eut fanfare et chant bien réussi le matin, à la messe de communauté. Nos bons souhaits à M. l'abbé Bourget.

De ce temps-ci, tout n'est qu'examinés et baccalauréats partout, sur